

MICHEL BANNIARD

Le latin mérovingien entre langue des monnaies et langue des chartes: la question d'une Hochsprache.

*A Martin Heinzelmann, en l'honneur de son 65ème anniversaire
et en souvenir de toutes les discussions et travaux menés ensemble*

1. Etalonnage externe des paramètres langagiers

Je remercie vivement mes amis historiens pour cette invitation à participer à un colloque au thème prometteur dont le titre indique bien une des ambitions, faire progresser nos connaissances sur les débuts du Moyen Âge. Ne serait ce que poser cette question épuiserait tout mon crédit, sinon d'argent, du moins de temps. Mais c'est bien dans cette perspective de périodisation que je voudrais m'intégrer à nos travaux, du point de vue qui est depuis longtemps maintenant le mien, celui de la sociolinguistique diachronique, donc dans les deux ordres spécifiques de l'histoire de la langue et de l'histoire de la culture. Globalement, je m'étais fait il y a longtemps une doctrine personnelle où je considérais que le VIII^e siècle représentait une zone frontière vers le passage à un monde européen où les derniers traits de l'Antiquité Tardive cédaient la place à ceux d'un monde médiéval, lui-même encore préféodal [BANNIARD, 1980]. Et dans le détail des paramètres langagiers et culturels, j'ai depuis proposé des éléments pour conforter cette périodisation, selon un modèle qui semble en fait à présent de plus en plus accepté [GLESSGEN, 2007]. La question alors posée est de savoir si et dans quelle mesure les monnaies mérovingiennes s'intègrent à cette périodisation, tout en cherchant à ajuster les critères de classement.

Résoudre ce problème suppose un nombre élevé de précautions et de préalables méthodologiques. Le premier de ceux-ci concerne la périodisation et la modélisations qui, construites en conclusion de ma thèse il y a plus de vingt ans [BANNIARD, 1992a, chap. IX], ont été ensuite reprises, précisées voire modifiées, notamment à la faveur de nombreuses discussions avec mes confrères en linguistique diachronique. La chronologie de l'évolution de la Communication Verticale (CV) latinophone n'ayant pas subi de modifications significatives depuis vingt ans [BANNIARD, 2005a; LÜDTKE, 2005; STOTZ, t. 1, 2004], le modèle a donc bien résisté aux critiques, ce qui fait que les dates proposées sont devenues et sont restées une base d'étalonnage dans de nombreuses publications: le siècle 750–850 correspond au délitement final de la CV latinophone en Occident Latin [HERMAN, 1996]. A partir de cette histoire de la CV, il était possible, tâche évidemment encore plus délicate, d'élaborer une histoire de la langue parlée commune. Tracée dans toute

une série de publications, elle a lentement pris en compte de plus en plus de paramètres, à la faveur notamment de nombreuses discussions (et bien entendu à l'occasion de controverses) [BANNIARD, 1995, 1998]. Ainsi, la zone de transition temporelle finale où la communauté des locuteurs a migré du latin parlé tardif au protoroman [BANNIARD, 2005b] a conduit à un cadrage qui apparaît maintenant dans des ouvrages de référence. Cette bande diachronique couvre la période 650–750. Cela signifie que par rapport au schéma de la p. 534 de *Viva voce*, la chronologie du changement langagier est à remonter vers l'amont. Voyez la phrase: 4, 750–800, *abandon de la compétence active des traits classiques*. Elle était d'abord ambiguë dans la mesure où je pensais alors à l'abandon non de tous les traits classiques, mais des traits que je classais dans les "survivances moyennes" et que j'appelle aujourd'hui métastables (je n'ai pas changé d'avis sur cet échelonnage des changements) [BANNIARD, 2005c]. Ensuite, et de toutes façons, il faut placer cette métamorphose finale non plus en 750–800, mais dans le siècle s'étendant de la mi-VII^e à la mi-VIII^e [BANNIARD, 2003b, 2004a]. Naturellement, tout ceci a déjà fait ou fera l'objet de publications, mais je lis souvent des travaux (de latinistes, d'historiens ou de romanistes) qui citent fidèlement l'ancienne chronologie de 1992. Je ne veux pas accabler les historiens de considérations compliquées en linguistique diachronique, mais cette mise à jour était nécessaire avant de considérer nos monnaies qui, du fait précisément de cette rechronologisation, offrent un échantillonnage qui se situe au coeur dans cette période où la latinophonie mérovingienne se métamorphose en romanophonie carolingienne [HERMAN, 2002].

2. La langue des monnaies: opacité interprétative

Comme nous sommes plusieurs à nous occuper dans ce colloque des aspects linguistiques du monnayage mérovingien, je m'associe d'abord à mes collègues et notamment à ceux que j'ai écoutés il y a peu à Lyon [SELIG/EUFE, 2009] pour une lecture critique sérieuse de ces monuments. Je rappelle tout d'abord qu'il faut se défier des interprétations hâtives, qui projettent les préjugés du chercheur sur la réalité de l'époque considérée. Pour la période mérovingienne, la conversion de certains philologues (latinistes ou romanistes) aux progrès de la connaissance historique se fait toujours attendre avec ce que cela implique comme cortège de conclusions imaginaires. En particulier, il est frappant que les documents écrits sous toutes leurs formes fassent encore souvent l'objet d'un traitement subjectif: on croit aux occurrences "fautives"; on ignore les occurrences "correctes". Et les *testimonia* externes négatifs sont montés en épingle (lorsqu'ils supposent une ignorance crasse) alors que les *testimonia* externes positifs (qui attestent un savoir-faire, et que ça marche) sont effacés [MCKITTERICK, 2004; WOOD, 1990, 2004]. Il est vrai que le fait de noircir un tableau historique (à la couleur souvent masquée) pour accroître son crédit d'"objectivité historique", est une tentation ancienne, comme le montre la

réévaluation constante de l'emploi de l'écrit aux temps du Haut Empire [FEUGÈRES, LAMBERT, 2004]. De même, la si difficile relation entre représentation écrite et réalisation orale donne rarement lieu à la mise en place de prémisses méthodologiques servant de pare-feux aux illusions rétrospectives [KOCH/OESTERREICHER, 2001; VAN DEYCK, 2004; VAN ACKER, 2008]. Pourtant l'évidence de la problématique, des mirages qu'elle peut créer et des ramifications épistémologiques qu'elle entraîne, ne devrait jamais être esquivée, ce qui, en principe privilégie la prudence dans les interprétations. Qui a fréquenté les toponymes occitans dans leur transcription officielle à la française a tout lieu de mesurer combien la réalité de la parole d'oc peut être trahie par un transcritteur ignorant. De façon plus troublante encore, l'émergence d'une écriture occitane mise en place par des scribes qui étaient obligés de la construire de toutes pièces pourrait, à partir d'analyses hâtives, amener le chercheur, en fondant ses conclusions sur les aberrations manifestes des graphies, à supposer l'existence d'un chaos langagier, lui totalement imaginaire (l'occitan parlé, attesté par les dialectes, invalide une telle interprétation). Enfin, les textes qui illustrent les monnaies sont tout de même d'une pauvreté langagière extrême. On est souvent en présence d'énoncés qui sont en deçà du seuil, disons, de messagerie minimal, et cela n'est pas dû à la supposée incurie langagière de l'époque, mais au genre même de l'objet étudié. Les monnaies romaines émises autrefois sous l'Empire, quelle que soit leur qualité en frappe et en titre, ne donnent guère de prise à une analyse linguistique sérieuse. En d'autres termes, la seule étude de leur langue ne nous permettrait pas de conclure à la maîtrise du latin, écrit ou parlé, en leur temps. Si nous concluons dans le cas de l'Antiquité à la réalité de cette maîtrise, c'est que nous en sommes convaincus par avance, du fait du contexte historique, lui considéré comme favorable. Il est aisé de conclure que cet effet d'interprétation en boucle sans garantie de vérité ne saurait être écarté dans le cas de la période mérovingienne, si soumise à tant de vacillations interprétatives depuis longtemps.

Pour couronner le tout, les approximations graphiques touchent souvent des toponymes et des anthroponymes. Or, ils appartiennent à une catégorie langagière d'autant plus volatile qu'ils sont au confluent de traditions orales mixtes, souvent latino-germaniques [HAUBRICHS, 2005; PITZ, 2002], celto-latines, etc... Qui ignore que l'adaptation des noms propres hébreux de la Bible en latin a bousculé largement les paradigmes du système nominal, même à une époque purement latine?

A supposer qu'il y ait la possibilité de dater certains phénomènes langagiers d'après des "fautes" attestées dans les monnaies [CHAMBON/GREUB, 2000], il se pose aussi la question de la datation (voire de la localisation) de celles-ci. Les datations, ciselées au quart de siècle près, qui ont été proposée de manière systématique sont souvent si arbitraires qu'elles relèvent de la pure hypothèse [PITZ, STEIN, dans ce volume]. Ces réserves s'aggravent d'autant plus que leur auteur, G. Depeyrot, a émis de bien étranges théories sur la destruction du système monétaire et fiscal d'état sous les Mérovingiens dès la disparition du pouvoir impérial. Mais des

esprits plus avisés ont donné une version bien plus satisfaisante de ces données archéologiques en insistant à juste titre sur la continuité du service public [DURLIAT, 1996], notamment par exemple à propos des *triens* en Limousin [BOYER, 1996, 2007].

La croyance à la transparence de ces monuments à l'analyse linguistique conduit à de bien étranges conclusions certaines études. Ainsi on lit ce commentaire [CHAMBON/GREUB, 2000, p. 153], à propos du nom de personne *Trobado*: "doublement marqué d'un particularisme phonique vernaculaire, cette forme ne peut guère s'analyser autrement que comme participe passé de **Tropare*, au sens de "trouver". En effet, nous avons là attesté très tôt sous forme écrite l'étymon d'un verbe appelé à un grand avenir en romanophonie (occitan: *trobar*, *trobador*; langue d'oïl: *trouver*/*trouvère*). Mais en dehors de ce point d'accord, ce commentaire et l'ensemble des points de vues développés dans l'article cité appellent les critiques suivantes:

- 1) Pourquoi maintenir un astérisque (usuel en philologie romane pour désigner une forme reconstruite comme étymon), puisque c'est une forme attestée de fait par écrit?
- 2) Pourquoi parler de "particularisme phonique vernaculaire"? L'auteur croit-il que les locuteurs lettrés prononçaient comme au temps de Cicéron, sauf à succomber à l'influence des illettrés? Formulée ainsi, la remarque est dépourvue de sens parce que le problème préalable crucial de la relation graphie/ phonie et des niveaux de réalisation orale n'a pas été posé [BANNIARD, 2003a; HERMAN, 1992].
- 3) Pire, dans ce cas, les auteurs font donc confiance à la représentation écrite de l'oralité. Mais alors comment concilient-ils cette forme avec sa chronologie de l'évolution phonétique? En effet, les auteurs suivent fidèlement – ici et dans d'autres publications – les datations proposées par G. Straka et détaillées dans différents manuels spécialisés [DE LA CHAUSSÉE, 1981], comme on le voit notamment dans les conclusions générales de l'article. L'application de cette chronologie-là requiert que le mot latin **tropatum* soit parvenu à cette époque au stade d'une réalisation orale [trovèdha]: **p** était passé non plus à **b** mais à **v**; **a** tonique en syllabe ouverte s'était diphtongué en {**èe**}, et le **d** était devenu fricatif (ce que l'auteur, sans souci de se contredire, affirme *infra*)? Donc, de deux choses l'une: ou cette forme représente la prononciation commune des *illitterati*, mais alors elle invalide la chronologie phonétique que l'article cité présente comme certaine et prétend confirmer par ces occurrences monétaires; ou ce n'est pas le cas et alors elle représente une prononciation plus soignée et donc conservatrice, mais alors cela invalide l'idée d'une opposition duelle entre la langue écrite et la langue parlée.

Les observations proposées p. 161, à propos de la forme *ebescobus* sont justiciables des mêmes remarques. Certes, la sonorisation **p>b** est "manifeste", mais à la période considérée, il y a théoriquement longtemps (d'après les datations de l'école elle-même que suit l'auteur) que ce stade est dépassé pour arriver à **v**. Et pourquoi a-t-on

u et non **o**? Quel est donc le statut sociolinguistique de cette graphie? Représente-t-elle la réalisation orale réelle? Dans ce cas on est clairement du côté du latin parlé tardif et non du gallo-roman. Et si cette graphie masque la parole réelle, sur quel critères en décider? Et pourquoi alors s'appuyer sur elle pour une étude phonétique? Evidemment pas de réponse à un questionnement qui n'a même pas été esquissé, ce qu'il aurait dû être en bonne méthode. Je pointerai dans le même sens les lignes consacrées, p. 161, à *Lemodecas*. Le rapport graphie/ phonie n'est pas correctement analysé. Où est passée la syncope de la posttonique? Mêmes remarques pour la p. 165: *Tiberciaco* pour *Theodeberciaco* relève, non d'un amuïssement de **d** intervocalique mais d'une syncope syllabique de la syllabe prétonique, justement sous l'effet du surrenforcement de l'accent à l'époque franque.

Et, comme je le disais plus haut, le recours à un bricolage au coup par coup (et en fait pseudo-empirique) conduit à un traitement contradictoire des données. Entériner comme preuve écrite de la désarticulation des voyelles finales l'omission des **u** en syllabe finale devant **s**, comme le font les auteurs, p. 156, ne peut qu'étonner. D'abord parce qu'ils s'agit non seulement de noms propres, mais en plus de noms germaniques, alors qu'on sait combien les fluctuations sont possibles à tous les niveaux dans cette catégorie exogène. Et surtout parce qu'alors, que faire des attestations précédentes qui indiquent un état de l'oralité plutôt conservateur (*trobado, ebescobus*) et qui sont elles aussi prises pour argent comptant (évidemment ici !!). C'est tout simplement absurde. Autre exemple plus frappant encore: entériner d'un côté sans précaution d'après diverses frappes la "preuve" du passage à une déclinaison à deux cas, p. 155 (et qu'est-ce qu'un stade sigmatique??); affirmer de l'autre le maintien du neutre comme catégorie vivante, p. 154, ce qui exige que l'évolution vers le protofrançais ne soit pas achevée. On aurait donc du gallo-roman avec un neutre latin vivant...

Je stoppe là (pour faire un germanisme !) ce déjà trop long commentaire d'un travail aussi peu fiable. J'ajoute tout de même qu'il est à proprement parler scandaleux d'appuyer les datations des phénomènes phonétiques sur des manuels de linguistique diachronique écrits en troisième main par des non spécialistes et de la période (III^e-VIII^e s.) et du domaine (latin tardif/ protofrançais), qui ont eux-mêmes copié d'autres manuels, obstinés à faire marcher en ordre de bataille les évolutions phonétiques [ZINK, 1989]. En revanche, les grands travaux d'histoire du latin qui éclairent depuis longtemps cette époque langagière [HERMAN, 1995, 1998; LÖFSTEDT, 1933, 1942, 1959; PEI, 1932; SAS, 1937; STOTZ, 1996, etc...] sont tout simplement ignorés.

3. Pièces de latin mérovingien: parallèles

En somme, la place du statut langagier des monnaies mérovingiennes ne saurait se faire ni hors d'un modèle sociolinguistique cohérent, ni hors de parallèles minutieux

avec les autres monuments du pouvoir mérovingien. Ceux-ci sont suffisamment diversifiés pour instruire correctement le dossier: chartes, dont nous possédons nombre d'originaux [ATSMA/VEZIN, 1981; inscriptions (épitaphes en particulier) [DÜWEL, 1996; TREFFORT, 2003]; plaques-boucles [DÜWEL, 1996; ROTH, 1996; POULAIN, 2003; TREFFORT, 2002]. Ces dernières pièces sont parfois difficiles à dater, même au demi-siècle près, mais elles sont également accessibles sous leur forme authentique, comme les monnaies.

La langue des diplômes originaux, contemporains des monnaies, a fait depuis longtemps l'objet d'analyses fiables pour peu que nous nous référions aux travaux bien calibrés. Elle a été à présent revisitée d'un point de vue sociolinguistique dans des publications auxquelles je renvoie, pour me borner à un exemple instructif et à un commentaire suffisant pour l'eau de notre moulin.

Plaid de Thierry III

30/6/679, Palais de Luzarches. [ATSMA/VEZIN, CLA, t. 13, n° 567, p. 76].

Qui ipse Amalgarius taliter dedit in respunsis, eo quod ipas terra in predicto loco Bactilionevalle, de annus triginta et uno, inter ipso Amalgario uel genetore suo Gaeltramno, quondam semper tenuerant et possiderant.

J'ai présenté ailleurs [BANNIARD, 2005a] un commentaire sociolinguistique détaillé de ce texte. Je n'en reprends que les conclusions. Si l'on tente à présent d'évaluer le niveau de langue d'un tel document par rapport à la communication latinophone des années 700 en Gaule franque, on conclura que, abstraction faite des flottements de la graphie, la langue représente un excellent compromis entre les exigences de la communication et le souci du conservatisme institutionnel. En fait, la morphologie, la syntaxe et le lexique mêlent en une synthèse dynamique réussie les éléments archaïsants et les éléments émergents dans la latinophonie finissante de cette époque. La réceptibilité en est sur ce point élevée. Du côté souvent négligé et pourtant essentiel du phrasé, le phrasé intrapropositionnel, il ne faut pas se laisser surprendre par son allure "à rebours" des habitudes du français moderne, et il importe de se déprendre de juger d'après la supposée typologie du "latin vulgaire" et du roman. En fait, il est bien plus raisonnable d'accepter l'existence de stades intermédiaires dans l'évolution de ce phrasé. A ce compte, la langue du plaid est placée en niveau élevé, mais non hermétique. Quant au phrasé interpropositionnel, il situe évidemment ce même plaid au niveau le plus élevé. Cela tient à la solennité et à l'officialité du document. Respecter la progression cumulative des énoncés que nous y observons relève de l'authentification juridique royale.

Depuis, d'autres chercheurs ont apporté tout récemment des analyses détaillées dont les conclusions convergent entièrement avec celles-ci [GIOANNI, 2009], tout comme d'ailleurs avec les recherches les plus modernes sur la situation de la communication latinophone au VIII^e siècle en Gaule du Nord [VAN ACKER, 2007].

Le latin écrit des plaques boucles, qui n'a pas fait l'objet d'études linguistiques étendues, présente un visage apparemment plus perturbé, surtout du point de vue de la graphie. Mais là aussi, il faut tenir compte dans l'évaluations de ces fluctuations des conditions matérielles de la gravure avec les contraintes géométriques et économiques et les exigences esthétiques qui y jouent un rôle prévalent.

Plaque-Boucle du VII^e s., canton de Vaud (Suisse) [POULAIN, 2003, n°23]:

WILLIMERS FICET FIBLA POLEMIO CLERICO

Pour éclairer sa signification en voici la transcription en orthographe normalisée:

Wilimerus fecit fibulam Polemio clerico.

Les flottements de cet original sont assez semblables à ceux de certaines épitaphes ou monnaies (celles qui sont moins soignées). Les contraintes matérielles ont certainement joué un rôle dans ces à-peu-près. Mais la langue mise ainsi en scène est bien du LPT2 (Latin Parlé Tardif de Phase 2) sans qu'il soit besoin de détailler les arguments en ce sens parce que ce type d'énoncé sera encore possible en AFC (Ancien Français Classique), puisque le CRIP- (Cas Régime Indirect non Prépositionnel) restera tel quel lorsqu'il s'agira de personnes de haut niveau social. Du datif du latin à ce complément d'attribution en français médiéval ancien, il n'y a aucune différence linguistique [BANNIARD, 2005c].

Plaque-Boucle du VII^e s., Beaune (R. POULAIN, n°21)

LANDELINUS FICIT NVMEN
QVI ILLA PVSSIDERAVIT VIVA
VSQVE ANNVS MILI IN DO

Transcription re-normalisée:

Landelinus fecit nomen. Qui illam possederit [possiderauerit/ possidere habet], uiuat usque mille annos in Deo.

Je ne crois pas comme d'autres commentateurs que *NVMEN* soit la forme sous-jacente. C'est trop savant. La confusion V/O (comme ensuite dans *ANNVS* pour *ANNOS*), si courante renvoie automatiquement au lexème ordinaire *nomen*. La séquence avec une relative anticipée *QVI...VIVA* est passée telle quelle (sans pronom démonstratif cataphorique, comme en français moderne "celui qui...") en AFC. La forme *PVSSIDERAVIT* a fait couler un peu d'encre dans la mesure où elle a été interprétée parfois comme la première attestation écrite du nouveau futur, *possèdera*, issu de la fusion du LPT1 [*possidere + habet*]. Cela paraît difficile parce que dès le LPT1, à la forme écrite *habet* correspond la réalisation orale *at*. D'où sortirait alors le *VI* de *AVIT*? En partant effectivement de l'infinitif, *possidere*, y aurait-il eu réfection d'un Futur I analogique *possiderabit*, la confusion *b/v* étant banale? Ou sur la même base infinitive, construction d'un Futur II, *possiderauerit*, syncopé en *possiderauit*? Le dossier reste d'autant plus ouvert que ces gravures sont soumises aux aléas du matériau et de l'artiste (ce peut être un simple mic-mac).

Je m'attarderai un peu maintenant sur la célèbre épitaphe de l'abbé Mellebaudes, trouvée dans son caveau de l'hypogée des Dunes à Poitiers, et datée des années 700 [TREFFORT, 2003].

LE BLANT, 1892, n° 247–248.

In Dei nomine ego hic Mellebaudis, reus et servus Jhm Christo, inistitui mihi ispeluncola ista ubi iacit indigni [...] sepultura mea [...] quem feci in nomeni domini Jhm Christi quem amavi, in quod [...] crededi. Vere dignum est confetiri vivum [...] <cuius glori>a magna est; ubi pax, fedis, c<ari>tas est. Ipse Deus et homo est, et Deus in illo. Si quis <est> qui non hic amat adorare Dominum Jhm Christum et destruit opera ista, sit anathema maranatha usquid in sempiternum

« Au nom de Dieu, moi, Mellebaudes, pécheur et serf de Dieu, j'ai ici construit pour moi cette modeste grotte où est déposée la sépulture de l'indigne personne que je suis, que j'ai faite au nom de Jésus-Christ, que j'ai aimé, en qui j'ai cru. Il est vraiment digne de proclamer qu'il est vivant, lui dont la gloire est grande, lui en qui se trouvent la paix, la foi, la charité. Le Christ est Dieu et homme; et Dieu est en lui. S'il se trouve quelqu'un pour ne pas ici aimer et adorer notre Seigneur Jésus Christ et pour détruire ce monument, qu'il soit anathème des anathèmes pour l'éternité ».

Ego peut se relier directement à *Mellebaudis*, qui lui est en apposition. Il n'y a pas lieu de supposer une ponctuation.

Christo: complément des noms *servus* et *reus* (en fait, déterminant). La désinence en *o* appartient également au LPT2. Dans le diasystème mérovingien, le génitif classique en *i* est devenu minoritaire. Il est concurrencé par un génitif/ datif en *o* ou par une tournure analytique en [ad + acc.].

Inistitui: parfait du verbe *instituere*, avec épellation particulière, sous forme d'une voyelle supplémentaire *i*. Cette graphie reflète sans doute un autre trait de la parole. En effet, elle semble indiquer une recomposition faite sur la base d'un croisement entre *institui* et *statui* pourvu d'une voyelle épenthétique, soit **istatui* [*estatui*]. Cf la séquence *stabam* > *istabam* ([*estebam* > *estea* > *esteie*]).

Ispeluncola: forme également influencée par la parole, avec un *i* épenthétique (cf. *scola* > *iscola*). Le diminutif ressortit aussi de la parole tardive (cf. *auricula*, **soliculu*).

En outre le rédacteur a négligé le *-m* d'accusatif tant dans le substantif que dans son déterminant *ista*. Cela ne signifie pas pour autant qu'il y a confusion entre le nominatif et l'accusatif dans le diasystème.

Quem: la forme féminine *quam* avait sans doute disparu en LPT2, les locuteurs ayant renoncé à l'opposition de genre pour les relatifs. Cette graphie représente la prononciation réelle [ké].

Nomeni: confusion orthographique typique du LPT2. *i* bref et *e* long du LPC s'étaient confondus en un seul phonème, *e* fermé en LPT1. Seule la mémoire graphique permettait d'éviter les erreurs; celle-ci (on attendrait naturellement *nomine*) montre l'influence de la prononciation sur un rédacteur latinophone, mais peu soucieux d'orthodoxie grammaticale.

In quod: on attendrait *in quem*. La tournure *credere in Deum* est biblique. Le français moderne dit encore «en qui je crois». Le *quod* est un pur graphème qui recouvre la prononciation mérovingienne [ké]. A la rigueur, on pourrait y voir une élégance pour l'œil.

Crededi: même remarque sur la graphie en **e** pour **i**.

Fedis: mêmes confusions (prononciation probable: [fède])

In illo: le -o n'est pas lisible sur la photographie.

Usquid in: morphème tardif. La préposition classique *in* a été renforcée par l'adverbe *usquid*, selon un procédé usuel (cf. *usque ad* > «jusqu'à»).

Ces remarques mots à mots doivent être complétées par des considérations sur l'énoncé dans son ensemble. Je souligne deux caractères du texte:

1) Sa simplicité: l'abbé Mellebaudes, tout pénétré qu'il est de sa propre valeur, ne cherche pas à recourir à une langue apprêtée, qui aurait pu tourner au rébus prétentieux.

2) Sa clarté: corrélativement le texte se déroule selon la règle de la linéarité maximale.

Ce choix compense la relative longueur des phrases.

Regardons cela de plus près. La première phrase compte 5 propositions: 1 principale (*institui*) – 1 circonstancielle (*iacit*) définitoire – 1 première relative (*feci*) – 1 deuxième relative (*amaui*) – 1 troisième relative (*credidi*). L'ordre de l'énoncé est entièrement progressif: présentation du monument (*ispeluncola*) > présentation de sa fonction (*sepultura*) > présentation du gisant (*mea...quem feci*) > rappel de sa protection divine (*in nomine*) > rappel de sa piété sous le double aspect de l'amour (*amaui*) > et de la foi (*credidi*). Les enchaînements syntaxiques sont clairement et simplement marqués par des morphèmes démarcateurs usuels (*ubi... quem...quem...in quod*). En outre, ces morphèmes viennent au contact immédiat du termes qu'ils sont chargés de reprendre et de définir: *ispeluncola ista // ubi; sepultura mea // quem; Christi // quem*. Seule la dernière expansion *in quod* fait exception, mais son parallélisme fort avec la précédente lève toute éventuelle obscurité.

Chaque proposition est brève et l'ordre de l'énoncé y est également linéaire. La détermination des substantifs se fait dans l'ordre «moderne» {**déterminé + déterminant**}: *servus + christo; in nomine + Domini* (*indigni* est sans doute à compléter en *indi gniter*). De même l'apparition du verbe et du complément privilégie-t-elle l'ordre descendant **SV** (Syntagme Nominal) + **SN** (Syntagme Nominal): *institui + speluncola*. Comme je ne réanalyserai pas dans le détail les phrases suivantes, j'attire l'attention sur la constance de cet ordre dans celle-ci: *amat + adorare; destruit + opera ista*. Cet ordre de l'énoncé est d'autant plus remarquable qu'il représente un choix dans la parole. En effet, ce serait une erreur d'y voir un trait de la langue courante, car l'ordre SVO ne sera pas encore général même au XII^e siècle. A fortiori au VII^e ! Dans cette longue période où le LPT se métamorphose en PF (ou en Protooccitan dans le Sud), la distribution des morphèmes demeure extrêmement souple, et l'ordre OV (Objet-Verbe) a une probabilité d'apparition élevée dans la parole même commune. C'est donc une décision stylistique qui

apparaît ici, modelant la langue dans un sens qui à nous paraît étrangement moderne, mais qui, devait paraître, justement en raison de sa raideur inattendue, le signe d'une humble discipline chez le locuteur.

En morphologie verbale, toutes les formes passeront en PF, à l'exception du déponent *confiteri* (reste à prouver que les locuteurs/ auditeurs ne comprenaient pas, sans autre forme de procès, un actif, surtout dans le cas d'une lecture à haute voix).

Regardons enfin du côté du lexique. Le vocabulaire est largement biblique, surtout néotestamentaire. De ce fait, on peut supposer que par le truchement de la prédication (orale), de la lecture des péripécies évangéliques et aussi de la lecture des Vies de saints faites à haute voix, les fidèles étaient assez familiers de ces mots. On peut aller plus loin en considérant chaque mot du point de vue de la diachronie longue du LPT à l'AFC et aux LR: j'indice le mot d'un – (moins) s'il a probablement disparu de l'usage au VII^e siècle, d'un + (plus) s'il est probable qu'il perdurait, de deux + s'il est encore vivant.

Je suis volontairement l'énoncé (sans répéter les mêmes mots, bien sûr) pour offrir une prise *in vivo* de la communication verticale mérovingienne.

in ++ | nomine ++ | ego ++ | hic - | reus - | et ++ | servus + | institui + | mihi + | spelunca + | ista + | ubi ++ | iacit ++ | sepultura ++ | mea ++ | quem ++ | feci ++ | amari ++ | crededi ++ | Vere + | dignum ++ | est ++ | confiteri - | vivum ++ | gloria ++ | magna + | pax ++ | fides ++ | caritas ++ | Ipse + | homo ++ | si ++ | quis - | amat ++ | adorare + | destruit ++ | opera ++ | sit + | usquid in + | sempiternum + .

Ce maillage est significatif: 95 % des mots sont vivants au VII^e siècle, c'est-à-dire qu'ils sont en facteur commun entre la latinité écrite et la latinophonie spontanée collective. Je parle là des compétences actives. Même chez des illettrés, la compétence passive dépasse la compétence active. Autant dire que si l'on croise ces données, constatées et projectives, avec la réalité d'une accoutumance aux énoncés religieux, un message comme celui de l'abbé était accessible à n'importe qui. Ce type de document vient donc conforter tout ce que nous savons désormais sur l'efficacité de la dynamique double de christianisation et de latinisation, enclenchée au III^e siècle, et encore vivace quatre siècles plus tard [DUMÉZIL, 2005; RICHÉ, 1993].

Cette communicabilité générale supposait des médiateurs qui lisent cette inscription à haute voix. On est alors confronté au problème de la prononciation, de la réalisation orale. Il y a tout lieu de penser que les mots étaient prononcés avec l'accent naturel du siècle [WRIGHT, 1982], le passage de l'écriture à la parole étant d'autant plus aisé que cette langue ne présente aucun caractère hiératique, même si la simplicité de ce langage ne manque pas de noblesse.

En conclusion, cette inscription offre un échantillon élégant et efficace de la latinophonie du VII^e siècle dans sa version stylisée. La parole mérovingienne, toilettée mais simple, émane de cette pierre.

C'est évidemment dans cette tessiture monumentale que doit s'inscrire notre lecture sociolinguistique des monnaies. Elles surgissent dans un milieu dont la langue parlée courante est en train d'accélérer, puis d'achever sa mutation d'un type relevant

de la latinophonie tardive à un type relevant de la romanophonie archaïque. Jusqu'au VIII^e siècle, le rapport entre la communication écrite (latine, sous toutes ses formes) et la communication orale (en mutation) résiste à la débâcle. Cela signifie en particulier que le latin biblique, surtout celui du Nouveau Testament, continue d'être délivré oralement à la masse des locuteurs illettrés [BANNIARD, 2006]. Et implique qu'entre les élites mérovingiennes (pas seulement ecclésiastiques ou monastiques) et la langue écrite juridique, le latin demeure disponible comme référent de communication et de sécurité, même si, évidemment, il présente de grandes fluctuations de niveaux, qui se laissent facilement répartir en catégories *dia* [VAN DEYCK, 2005]. Pour le poser plus clairement encore, dans le monde, non pas gallo-roman, mais latino-franc de cette période et de ces lieux, l'ensemble de la société vit dans la dernière clairière langagière de l'ancienne latinophonie [WRIGHT, 1991; VAN ACKER, 2007]. Il est donc vain de s'acharner à détecter dans les "fautes" de ces gravures la preuve de l'existence d'un "gallo-roman précoce" ou d'un "français pré-littéraire" tout aussi mythique avant 700. Le monde mérovingien appartient à la latinophonie finissante [BANNIARD, 1992b, 1994; VAN UYTFANGHE, 1994] et les monnaies n'y font pas exception.

Ces prémisses bien posées, nous verrons par quelques exemples la validité de ce modèle interprétatif.

PROU 685, Paris, VII^e s.

PARISIUS IN CIVE FITI DACOBERTVS REX.

"Faité dans la Cité de Paris. Roi Dagobert".

On note en premier lieu l'emploi du passif classique, *fit*. *Cive* est sans doute une abréviation pour *civitate*. Cf. le n° 688 où il y a un point d'abréviation: *CIV.*. Et la graphie flottante *I/E* est attestée dans le même corpus comme au n° 689, *CIVET*.

Reste *Parisius* (forme très fréquente): c'est un nom propre avec tous les flottements que cela implique. Il faut comprendre un *Parisios* (confusion graphique *o/u*) avec la valeur d'un ancien *Parisiis* (confusion des cas). Mais syntaxiquement, c'est un Complément Circonstanciel de lieu non Prépositionnel, spécifique aux noms propres, source du CRIP- du PF, état intermédiaire du LPT2 entre l'ancien système (LPC) et le nouveau (PF), correspondant sans doute à un usage marqué (acrolecte). Cf. en FPC (Français Parlé Contemporain) les communiqués de presse: "Paris: déclaration du ministre de l'intérieur...". Je préfère laisser le commentaire des noms germaniques aux germanistes.

PROU 693, Revers *MONETA PALATI*.

A part l'omission du second *i*, la langue écrite est conservatrice. Les mêmes formes sont attestées en 695, 696. On les comparera avec 698, *IN PALACI* et 699, *IN PALACIO*. L'assibilation de la séquence *t+i* est là attestée (on l'entérine parce qu'elle est manifeste ailleurs – manuscrits et inscriptions). Ces graphies sont une concession partielle à l'oralité réelle du LPT2 mérovingien. Du point de vue grammatical, ce

sont des formes correctes (ou plutôt archaïques) qui recouvrent un cas oblique intermédiaire, constitué au VI^e siècle, regroupant les anciens cas obliques du LPC [génitif+datif+ablatif], à l'origine du CRI, P+ ou P- du PF. On remarquera l'ordre descendant [Déterminé+Déterminant].

PROU, 848. *GENTILIACO VICO*.

La graphie est tout à fait conservatrice. Le lexème *vico* aboutit à "vic" en français, ce qui signifie que l'écart graphie-phonie est faible, que la décoloration du *o* final avant son apocope soit avancée ou non. En revanche l'évolution naturelle jusqu'au français "Gentilly" suppose de nombreuses étapes dans la parole courante que les philologues ont reconstruites et qui ne sont pas attestées ici, le responsable de la frappe ayant veillé à la protection de la graphie traditionnelle. Mais si la monnaie est du VII^e siècle, le stade atteint est sans doute [djentilięyo] La préposition n'est pas forcément requise pour ce complément de lieu, mais le style même a pu entraîner sa non gravure.

PROU, 850–855. *LOCO SANTO*.

Les remarques linguistiques sont semblables. Je constate que l'étymologie est bien protégée par la graphie. Faute de datation exacte, on devait avoir une réalisation orale [l_uewo s_ainto]. La correspondance graphie/ phonie était évidemment nettement moins étroite que trois siècles plus tôt.

On voit très vite que l'apport de ces monuments à l'évolution de la parole naturelle est d'autant plus limité que les frappes sont en général littéralement de bon aloi langagier, signe et preuve précisément de la maîtrise de la *grammatica* par les maîtres d'oeuvre, fait d'autant plus frappant que la conversion de ces topo- ou anthroponymes en latin conservateur (malgré tout) impliquait dans le fond une assez jolie maîtrise de la question. Et les fluctuations qu'il faut se garder de menter en épingle ne contredisent pas à cette conclusion.

4. Hochsprache latine mérovingienne

Les monnaies mérovingiennes soulèvent une foule de questions et apportent une masse de données parmi lesquelles celles qui concernent l'histoire des noms propres, des noms de lieux, et tous les problèmes qui y sont corrélés (rapports entre ethnies, exercice du pouvoir, flux de l'économie) enrichissent notre savoir tout en laissant pendants bien des problèmes. Dans le domaine sociolinguistique, leur apport est plus difficile à exploiter. C'est en effet là que l'apport de ces monuments dépend majoritairement du modèle que le chercheur porte en lui.

De mon point de vue, le plus frappant est d'abord l'association étroite entre ces objets symbolisant leur valeur matérielle et l'écriture latine symbolisant leur valeur culturelle. Elles s'insèrent donc bien dans le champ rénové de nos connaissances parce qu'elles participent entièrement d'une civilisation de l'écrit latin, produit et signe d'une tradition et d'un pouvoir pluriséculaire. Les travaux de ces trente

dernières années ont constamment revalorisé, sur cet espace et sous ces rois, le caractère culturellement fort de l'écrit aux VI^e-VII^e s., autrement dit de la tradition romaine de l'Antiquité Tardive. Les monnaies s'inscrivent dans ce processus et trouvent donc leur place historique aux côtés des actes conciliaires, des synodes, des *placita* royaux, des épitaphes, des plaques-boucles...

Cela dit, cette histoire n'est pas figée. Nous savons que le VII^e siècle constitue un point d'infléchissement vers un monde se différenciant de plus en plus de l'époque impériale romaine. Il en va de même pour la langue parlée. Les monnaies, comme les plaques-boucles, présentent des énoncés bien trop brefs, gravés dans des conditions bien trop spécifiques pour être exploitables de manière irréfutable. Si l'étude approfondie des documents écrits amples comme les Diplômes ou les Vies a permis d'historiciser le changement langagier, de la latinophonie à la romanophonie, on ne peut en faire de même directement dans le cas des monnaies, sauf à transgresser des règles de rigueur indispensables. Le plus raisonnable est d'intégrer leur système langagier dans le modèle global. A ce compte, voici les conclusions que je proposerais:

- 1) La langue des monnaies mérovingiennes présente de nombreuses fluctuations tant diatopiques que diastriques, voire diaphasiques. Les erreurs de graphie correspondent dans un mesure difficile à déterminer à des évolutions réelles de la parole commune.
- 2) Cette langue est visiblement en symbiose avec tout ce que nous savons à présent de la latinophonie mérovingienne. On peut en inférer qu'elle correspond bien à la définition du LPT2 (et à ce propos, je persiste à penser qu'il faudra abandonner le terme à la fois vague et faux de "gallo-roman").
- 3) Elle répond aussi au caractère si particulier d'un espace langagier en interaction forte avec le monde francophone (au sens germanique du terme, bien sûr) [HAUBRICH, 2002; PITZ, 2000, 2005]; surtout dans les zones où les Francs sont devenus latinophones, dans la mesure où les structures du LPT2 et du VHA sont souvent superposables [BANNIARD, 2004b].
- 4) Il est sans doute impossible de tracer une évolution diachronique à partir de ces monnaies, du moins au niveau du diasystème. Les signes d'écart graphie/phonie ne sont pas quantifiables.
- 5) Comme de toutes façons une bonne partie de ces monnaies présente une bonne cohérence langagière, et de nombreux traits conservateurs, surtout au niveau de la graphie, on peut les placer sans trop hésiter dans la catégorie de l'acrolecte, au même titre que les diplômes ou les inscriptions.

C'est à dire qu'elles font partie de ce que je crois opportun d'appeler la *Hochsprache* mérovingienne: langage des canons des conciles, des lois, des jugements, des dons, des dédicaces lapidaires. Elle émane des *nutriti regis, comites, episcopi, abbates, notarii...* qu'ils soient d'origine romaine ou germanique. Ils constituent une élite sociale et langagière, sans pour autant former un monde retranché de la communauté des fidèles, quel que soit le rang social et économique de ces derniers

(paysans, forgerons, nautoniers...). Ils sont à la fois immergés dans la foule des locuteurs (y compris la masse des *illitterati* dont l'oralité n'avait aucune raison d'être moins riche et complexe que toute parole humaine [BLANCHE-BENVENISTE, 2000]) et démarqués de celle-ci de manière plus ou moins accentuée et ritualisée [GRAUS, 1965], à l'exemple du célèbre ministre des finances devenu évêque Eloi [BAYER, 2007]. Linguistiquement, cette *Hochsprache* représente le dernier dialecte diachronique du latin. Culturellement, elle contribuera à l'émergence d'une *Hochsprache* germanique, mais pour cela il faudra le basculement vers l'Austrasie, ce qui nous fait entrer dans une autre histoire.

Explicit Feliciter

Bibliographie

- ATSMA/VEZIN, 1981, 1982; AT SMA, Hartmut/VEZIN, Jean, in: BRUCKNER, Albert/MARICHAL, Robert (éd.): CLA. Fac-Simile edition of the Latin Charters prior to the ninth Century, t. 13, France I, Zürich 1981; t. 14, France II, Zürich 1982.
- BANNIARD, 1980; BANNIARD, Michel: Le Haut Moyen Âge occidental, Paris 1980.
- 1989; BANNIARD, Michel: Genèse culturelle de l'Europe (V^e-VIII^e s.) (Points. Sér. Histoire 127), Paris 1989.
 - 1992a; BANNIARD, Michel: Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin (Collection des études augustinnes. Sér. Moyen-Âge et temps modernes 25), Paris 1992.
 - 1992b; BANNIARD, Michel: Latin et communication orale en Gaule franque: le témoignage de la Vita Elegii, in: FONTAINE, Jacques/HILLGARTH, Jocelyn Nigel (éd.): Le septième siècle: changements et continuités. Actes du colloque bilatéral franco-britannique tenu au Warburg Institute les 8-9 juillet 1988 (Studies of the Warburg Institute 42), Londres 1992, p. 58-86.
 - 1994; BANNIARD, Michel: Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIII^e siècle, in: JARNUT, Jörg/NONN, Ulrich/RICHTER, Michael (éd.): Karl Martell in seiner Zeit (Beihefte der Francia 37), Sigmaringen 1994, p. 171-190.
 - 1995; BANNIARD, Michel: Latin tardif et latin mérovingien: communication et modèles langagiers, in: REL, t. 73 (1995), p. 213-230.
 - 1998; BANNIARD, Michel: Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s., in: HERMAN, József (éd.): La transizione dal latino alle lingue romanze. Atti della Tavola Rotonda di Linguistica Storica. Università Ca' Foscari di Venezia, 14-15 giugno 1996, Tübingen 1998, p. 131-153.
 - 2003a; BANNIARD, Michel: Changements dans le degré de cohérence graphie/langage: De la notation du phrasé à la notation de la phonie (VIII^e-XI^e siècle), in: MR, t. 27 (2003), p. 178-199.
 - 2003b; BANNIARD, Michel: Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes, in: ERNST, Gerhard/GLESSGEN, Martin-Dietrich (éd.): Romanische

- Sprachgeschichte/Histoire linguistique de la Romania. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen/Manuel international d'histoire linguistique de la Romania, Berlin/New York 2003, t. 1, p. 544–555.
- 2004a; BANNIARD, Michel: Continuité et discontinuité langagières: autour de la notion d'inversion des hiérarchies (III^e–VIII^e s.), in: *Aemilianense. Revista Internacional sobre la Génesis y los Orígenes Históricos de las Lenguas romances*, t. 1 (2004), p. 13–31.
 - 2004b; BANNIARD, Michel: Germanophonie, latinophonie et accès à la Schriftlichkeit (V^e–VIII^e siècle), in: HÄGERMANN, Dieter/HAUBRICH, Wolfgang/JARNUT, Jörg (éd.): *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter* (RGA, Ergänzungsbd. 41), Berlin/New York 2004, p. 340–358.
 - 2005a; BANNIARD, Michel: Niveaux de langue et communication latinophone (V^e–VIII^e siècle), in: *Communicare e significare nell'alto medioevo* (SSCI 52), Spolète 2005, p. 155–208.
 - 2005b; BANNIARD, Michel: Prototypes latins de migration à gauche des morphèmes suffixés, in: *L'Information grammaticale*, t. 107 (2005), p. 3–7.
 - 2005c; BANNIARD, Michel: L'ancien français, mémoire du latin, in: JACQUART, Danielle/JAMES-RAOUL, Danièle/SOUTET, Olivier (éd.): *Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset* (Travaux de stylistique et linguistique françaises: études linguistiques), Paris 2005, p. 21–36.
 - 2006; BANNIARD, Michel: Langue des Vies, langue des chartes aux VI^e–VIII^e siècles: questions sur la réceptibilité de l'écriture en Occident Latin, in: BREMER, Ernst/JARNUT, Jörg/RICHTER, Michael/WASSERSTEIN, David J. (éd.): *Language of religion – language of the people. Medieval Judaism, Christianity and Islam* (MittelalterStudien 11), Munich 2006, p. 191–204.
 - 2008; BANNIARD, Michel: Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII^e–XII^e s.), in: VON MOOS, Peter (éd.): *Zwischen Babel und Pfingsten. Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne* (8.–16. Jahrhundert). Akten der 3. deutsch-französischen Tagung des Arbeitskreises « Gesellschaft und individuelle Kommunikation in der Vormoderne » (GIK) in Verbindung mit dem Historischen Seminar der Universität Luzern, Höhenscheid (Kassel) 16.11–19.11. 2006 (Gesellschaft und individuelle Kommunikation in der Vormoderne 1), Wien 2008, p. 269–286.
- BAYER, 2007; BAYER, Clemens M. M.: *Vita Eligii*, in: RGA, t. 35 (2007), p. 461–524.
- BLANCHE-BENVENISTE, 2000; BLANCHE-BENVENISTE, Claire: *Approches de la langue parlée en français*, Paris 2000.
- BOYER, 1996; BOYER, Jean-François: Les circonscriptions civiles carolingiennes à travers l'exemple limousin, in: CCM, t. 39 (1996), p. 235–261.
- 2007; BOYER, Jean-François: A propos des Triens mérovingiens: approche du système de collecte et de traitement de la recette fiscale en Limousin aux VI^e–VII^e s., in: AM 119 (2007), p. 141–157.

- BREMER/JARNUT/RICHTER/WASSERSTEIN, 2006; BREMER, ERNST/JARNUT, Jörg/RICHTER, Michael/WASSERSTEIN, David J. (éd.): *Language of Religion – Language of the People. Medieval Judaism, Christianity and Islam (Mittelalterstudien 11)*, Munich 2006.
- CHAMBON/GREUB, 2000; CHAMBON, Jean-Pierre/GREUB, Yan: *Données nouvelles pour la linguistique gallo-romane: les légendes monétaires mérovingiennes mérovingiennes*, in: *BSL*, t. 95 (2000), p. 147–182.
- DE LA CHAUSSÉE, 1981; DE LA CHAUSSÉE, François: *Introduction à la phonétique historique du français*, Paris 1981.
- DÜWEL, 1996; DÜWEL, Klaus: *Epigraphische Zeugnisse für die Macht der Schrift im östlichen Frankenreich*, in: VON WELCK, Karin/WIECZOREK, Alfred/AMENT, Hermann (éd.): *Die Franken. Wegbereiter Europas. Vor 1500 Jahren: König Chlodwig und seine Erben. Katalog der Ausstellung im Reiss-Museum Mannheim, 8. September 1996 bis 6. Januar 1997*, Stuttgart 1996, t. 1, p. 540–552.
- DUMÉZIL, 2005; DUMÉZIL, Bruno: *Les racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares (V^e–VIII^e s.)*, Paris 2005.
- DURLIAT, 1996; DURLIAT, Jean: *Das Finanzsystem der merowingischen Könige*, in: VON WELCK, Karin/WIECZOREK, Alfred/AMENT, Hermann (éd.): *Die Franken. Wegbereiter Europas. Vor 1500 Jahren: König Chlodwig und seine Erben. Katalog der Ausstellung im Reiss-Museum Mannheim, 8. September 1996 bis 6. Januar 1997*, Stuttgart 1996, t. 1, p. 514–525.
- FEUGÈRES/LAMBERT, 2004; FEUGÈRES, Michel/LAMBERT, Pierre-Yves (dir.): *L'écriture dans la société galloromaine*, in: *Gallia*, t. 61 (2004), p. 1–192.
- FONTAINE/HILLGARTH, 1992; FONTAINE, Jacques/HILLGARTH, Jocelyn Nigel (éd.): *L'Europe au VII^e siècle: changements et continuités. Actes du colloque bilatéral franco-britannique tenu au Warburg Institute les 8–9 juillet 1988 (Studies of the Warburg Institute 42)*, Londres 1992.
- GIOANNI, 2009; GIOANNI, Stéphane: *La langue de "pourpre" et la rhétorique administrative dans les royaumes ostrogothique, burgonde et franc (VI^e–VIII^e s.)*, in: BOUGARD, François/LE JAN, Régine/MCKITTERICK, Rosamond (éd.): *La culture du Haut Moyen Âge, une question d'élites? Actes de la rencontre de Cambridge des 6, 7 et 8 septembre 2007 (Collection Haut Moyen Âge 7)*, Turnhout 2009, p. 13–38.
- GLESSGEN, 2007; GLESSGEN, Martin-Dietrich: *Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane*, Paris 2007.
- GRAUS, 1965; GRAUS, František: *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger*, Prague 1965.
- HÄGERMANN/HAUBRICHS/JARNUT, 2004; HÄGERMANN, Dieter/HAUBRICHS, Wolfgang/JARNUT, Jörg (éd.): *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter (RGA, Ergänzungsbd. 41)*, Berlin/New York 2004.
- HAUBRICHS, 2002; HAUBRICHS, Wolfgang: *Spécificité ethnique ou sociale en anthroponymie? Éléments pour un argumentaire philologique fondés sur un corpus épigraphique d'origine poitevine (V^e–IX^e s.)*, in: BOURIN, Monique/KREMER,

- Dieter/NICOLAISEN, Wilhelm Fritz Hermann (éd.): *Onomastik. Akten des 18. Internationalen Kongresses für Namenforschung, Trier, 12.–17. April 1993, t. 6: Namenforschung und Geschichtswissenschaften. Literarische Onomastik. Namenrecht. Ausgewählte Beiträge des XIVth International Congress of Onomastic Sciences (Ann Arbor 1981) (Patronymica Romanica 19), Tübingen 2002, p. 61–74.*
- 2005; HAUBRICHS, Wolfgang: Romano-germanische Hybridnamen des frühen Mittelalters nördlich der Alpen, in: HÄGERMANN, Dieter/HAUBRICHS, Wolfgang/JARNUT, Jörg (éd.): *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter (RGA, Ergänzungsbd. 41), Berlin/New York 2004, p. 179–203.*
- HERMAN, 1992; HERMAN, József: Sur quelques aspects du latin mérovingien: langue écrite et langue parlée, in: ILIESCU, Maria/MAXGUT, Werner (éd.): *Latin vulgaire, latin tardif, t. 3: Actes du III^{ème} colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Innsbruck, 2–5 septembre 1991), Tübingen 1992, p. 173–185.*
- 1995; HERMAN, József: Les ardoises wisigothiques et le problème de la différenciation territoriale du latin tardif, in: CALLEBAT, Louis (éd.): *Latin vulgaire, latin tardif, t. 4: Actes du IV^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Caen, 2–5 septembre 1994), Hildesheim 1998, p. 63–76.*
 - 1996; HERMAN, József: The End of the History of Latin, in: *RP, t. 49/4 (1996), p. 364–382.*
 - 1998; HERMAN, József: *La transizione dal latino alle lingue romanze, Tübingen 1998.*
 - 2002; HERMAN, József: La disparition du passif synthétique latin: nouvel essai sur l'écrit et le parlé en latin mérovingien, in: *Estudis romanics 24 (2002), p. 31–44.*
- KOCH/OESTERREICHER, 2001; KOCH, PETER/OESTERREICHER, Wulf: Langage parlé et langage écrit, in: *LRL, t. 1, 2 (2001), p. 584–627.*
- LE BLANT, 1892; LE BLANT, Edmond Frédéric: *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e s., Paris 1892.*
- LÖFSTEDT, 1933, 1942; LÖFSTEDT, Einar: *Syntactica. Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins, t. 1 (2^e éd.), Lund, 1942; t. 2, Londres 1933.*
- LÜDTKE, 2005; LÜDTKE, Helmut: *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation (Dialectologia Pluridimensionalis Romanica 14), Kiel 2005.*
- MCKITTERICK, 1990; MCKITTERICK, Rosamond: *The Uses of Literacy in Early Mediaeval Europe, Cambridge 1990.*
- 1994; MCKITTERICK, Rosamond: Akkulturation and the writing of History in the early middle ages, in: HÄGERMANN, Dieter/HAUBRICHS, Wolfgang/JARNUT, Jörg (éd.): *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter (RGA, Ergänzungsbd. 41), Berlin/New York 2004, p. 381–393.*
- PEI, 1932; PEI, Mario Andrew: *The Language of the Eighth Century Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Sources, New York 1932.*

- PITZ, 2000; PITZ, Martina: Le superstrat francique dans le Nord-Est de la Gaule. Vers une nouvelle approche philologique et toponymique, in: *La Nouvelle Revue d'Onomastique*, t. 35/36 (2000), p. 69–85.
- 2002; PITZ, Martina: Nouvelles données pour l'anthroponymie de la Galloromania: les toponymes mérovingiens du type Avricourt, in: *Revue de linguistique romane*, t. 263/264 (2002), p. 421–449.
- 2005; PITZ, Martina: Zentralfranzösische Neuerungs- und nordöstliche Beharrungsräume. Reflexe der Begegnung von fränkischer und romanische Sprache und Kultur?, in: HÄGERMANN, Dieter/HAUBRICHS, Wolfgang/JARNUT, Jörg (éd.): *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter* (RGA, Ergänzungsbd. 41), Berlin/New York 2004, p. 135–178.
- POULAIN, 2003; POULAIN, Rachel: *Dossier sur les plaques-boucles franques*, Paris 2003.
- PROU, 1892; PROU, Maurice M.: *Les monnaies mérovingiennes*. Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale, Paris 1892 (2^e éd., Graz – Autriche 1969).
- RICHE, 1993; RICHE, Pierre: *La christianisation des pays entre Loire et Rhin, IV^e–VII^e s.* Actes du colloque de Nanterre (3–4 mai 1974), nouv. éd. sous la direction de Pierre RICHE (*Histoire religieuse de la France* 2), Paris 1993.
- ROTH, 1996; ROTH, Helmut: Kunst der Merowingerzeit, in: VON WELCK, Karin/WIECZOREK, Alfred/AMENT, Hermann (éd.): *Die Franken. Wegbereiter Europas. Vor 1500 Jahren: König Chlodwig und seine Erben*. Katalog der Ausstellung im Reiss-Museum Mannheim, 8. September 1996 bis 6. Januar 1997, Stuttgart 1996, t. 2, p. 629–639.
- SAS, 1937; SAS, Louis Furman: *The Noun Declension System in Merovingian Latin*, Paris 1937.
- SELIG/EUFE, 2009; SELIG, Maria/EUFE, Rembert: Les monnaies mérovingiennes et leur analyse linguistique, in: BIVILLE, Frédérique (éd.): *Latin vulgaire, latin tardif*, t. 9: Actes du IX^{ème} colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Lyon, 2–6 septembre 2009), à paraître.
- STOTZ, 1996–2004; STOTZ, PETER: *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 5 t., Munich 1996–2004.
- TREFFORT, 2002; TREFFORT, Cécile: Vertus prophylactiques et sens eschatologique d'un dépôt funéraire du haut Moyen Age: les plaques boucles rectangulaires burgondes à inscription, in: *ArchM*, t. 32 (2002), p. 31–53.
- 2003; TREFFORT, Cécile: *Dossier sur les inscriptions de l'Hypogée des Dunes*, Poitiers 2003.
- VAN ACKER, 2007; VAN ACKER, Marieke: *Ut quique rustici et inlitterati hec audierint intellegant*. Hagiographie et communication verticale au temps des Mérovingiens (VII^e–VIII^e s.), Turnhout 2007.
- VAN ACKER/VAN DEYCK/VAN UYTFANGHE, 2008; VAN ACKER, Marieke/VAN DEYCK, Rika/VAN UYTFANGHE, Marc (éd.): *Latin écrit – roman oral? De la dichotomisation à la continuité*, Turnhout 2008.

- VAN DEYCK/SORNICOLA/KABATEK, 2004; VAN DEYCK, Rika/SORNICOLA, Rosanna/KABATEK, Johannes (éd.): *La variabilité en langue*, t. 1: *Langue parlée et langue écrite dans le présent et dans le passé* (Studies in language 8), Gand 2004.
- 2005; VAN DEYCK, Rika/SORNICOLA, Rosanna/KABATEK, Johannes (éd.): *La variabilité en langue*, t. 2: *Les quatre variations* (Studies in language 9), Gand 2005.
- VAN UYTFANHE, 1994; VAN UYTFANHE, Marc: *La Bible et l'instruction des laïcs en Gaule mérovingienne: des témoignages textuels à une approche langagière de la question*, in: *Sacris erudiri. A journal on the inheritance of early and medieval christianity*, t. 34 (1994), p. 67–123.
- 2005; VAN UYTFANGHE, Marc: *Les voies communicationnelles du message hagiographique au haut Moyen-Âge*, in: *Communicare e significare nell'alto medioevo* (15.–20. aprile 2004) (SSCI 52), Spolète 2005, p. 685–731.
- VON WELCK/WIECZOREK/AMENT, 1996; VON WELCK, Karin/WIECZOREK, Alfried/AMENT, Hermann (éd.): *Die Franken. Wegbereiter Europas. Vor 1500 Jahren: König Chlodwig und seine Erben. Katalog der Ausstellung im Reiss-Museum Mannheim, 8. September 1996 bis 6. Januar 1997*, 2 t., Stuttgart 1996.
- WOOD, 1990; WOOD, Ian N.: *Administration, Law and Culture in Merovingian Gaul*, in: MCKITTERICK, Rosamond (éd.): *The Uses of Literacy in Early Mediaeval Europe*, Cambridge 1990, p. 63–81.
- 2004; WOOD, Ian N.: *The Latin Culture of Gundobald and Sigismund*, in: HÄGERMANN, Dieter/HAUBRICHS, Wolfgang/JARNUT, Jörg (éd.): *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter* (RGA, Ergänzungsbd. 41), Berlin/New York 2004, p. 367–380.
- WRIGHT, 1982; WRIGHT, Roger: *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France* (ARCA, Classical and Medieval Texts, papers and Monographs 8), Liverpool 1982.
- 1991; WRIGHT, Roger: *Latin and the Romance Language in the Early Middle Ages*, Londres/New York 1991.
- ZINK, 1989; ZINK, Gaston: *Phonétique historique du français*, Paris 1989.